

MADAME ELISABETH.



PARMI les beaux caractères dont le dix-huitième siècle peut se glorifier, les beaux noms inscrits en lettres d'or dans l'histoire d'une révolution qui a enfanté tant de vertus et de crimes, celui de Mme Elisabeth brille encore d'un éclat plus pur que tous les autres. Sa mort si cruelle, si injuste vient ajouter

à la sympathie que cette jeune et intéressante princesse nous inspire. Il nous semble voir cet ange montrer le ciel aux victimes qui l'accompagnaient dans son céleste martyre, le ciel qu'elle va conquérir par sa foi et sa résignation.

Elisabeth-Philippine-Marie-Hélène de France, née à Versailles le 3 mai 1764, était petite-fille de Louis XV. Son père, le grand dauphin, et sa mère, Marie-Joséphite de Saxe, moururent jeunes. Mme Elisabeth n'eut pas le bonheur de les connaître, elle qui était si digne de les apprécier ! Son éducation fut confiée à Mme la comtesse de Marsan, gouvernante des enfans de France. Cette dame avantaagée d'une haute raison, s'appliqua à développer les heureuses qualités de son élève, et à combattre les défauts qu'elle pouvait avoir. Elisabeth, douée d'une ame grande et généreuse, avait une légère tendance à l'orgueil et à l'irritabilité ; mais, grâce à la sagesse de son institutrice et à son heureux naturel, elle parvint à dominer ses inclinations et devint un modèle de douceur et d'amabilité.

Louis XVI donna un témoignage élatant de la bonne opinion qu'il avait de sa sœur, en la laissant à quatorze ans entièrement maîtresse de ses actions, et en lui formant une maison qu'elle dirigea avec toute l'intelligence que l'expérience seule développe chez les autres femmes. Depuis cette époque, Elisabeth s'entoura des personnes les plus recommandables par leurs mœurs, leur science et leur piété. Cherchant sans cesse une infortune à soulager, elle dotait de jeunes filles pauvres et soutenait de ses revenus les orphelines de Saint-Cyr.

Un matin, elle entra chez la reine, et avec une physionomie plus gracieuse encore qu'à l'ordinaire, elle lui dit :

—J'ai une grâce à demander au roi ; vous qui êtes la bonté même, daignez m'appuyer auprès de lui. . . . Oh ! ne me refusez pas.

Que vient-elle solliciter avec tant d'instances ? Est-ce une parrure, sont-ce des diamans ? Non, elle vient réclamer la permission de s'en priver.

—J'ai promis, ajouta-t-elle, 150,000 francs de dot à mon amie Mlle de Couson : le roi a la bonté de me donner 30,000 de dia-

mans par an ; obtenez de lui qu'il m'avance cinq ans de mes étrennes.

Le roi, touché de la générosité de sa sœur, qu'il affectionnait beaucoup, lui accorda sa demande. Mlle de Couson devint comtesse de Raigecour et resta auprès de Mme Elisabeth en qualité de dame de compagnie. Tous les ans, au 1er janvier, on entendait la princesse s'écrier au milieu des dames qui vantaient les riches présens qu'elles avaient reçus :

—Moi, j'ai le plus beau des diamans que l'on puisse trouver dans le monde : j'ai une amie auprès de moi.

Mais c'était surtout dans sa jolie maison de Montreuil qu'elle pouvait exercer cette bienfaisance qui formait l'essence de son caractère. Là elle était la véritable mère des pauvres ; elle connaissait et soulageait toutes les misères : celles du rigoureux hiver de 89 furent terribles, et la charité de Mme Elisabeth fut inépuisable. Quand sa bourse était vide, elle allait soigner les malades et leur portait des consolations.

Un marchand lui ayant offert un jour un ornement de cheminée d'un nouveau goût qui coûtait 400 francs, Mme Elisabeth le refusa :

—Avec 400 francs, dit-elle, je puis monter deux petits ménages.

Au milieu des hommes dont elle était entourée se trouvait un jeune vacher qu'elle avait fait venir de la Suisse, et qui, malgré tout le bien dont elle l'avait comblé, conservait une expression de mélancolie qui révélait une peine secrète ; pourtant il était plein de reconnaissance pour sa protectrice, et répétait toujours :

—Ah ! quelle bonne princesse ! Non, la Suisse entière ne contient rien d'aussi parfait.

Mme Elisabeth, frappée de l'air de tristesse de ce fidèle serviteur, s'informa de la cause de son chagrin, et apprit bientôt que Jacques avait laissé dans sa patrie une jeune fiancée qui pleurait son absence et craignait d'être séparée de lui pour jamais. Elle accusait Jacques d'inconstance et d'ambition, et cependant, Jacques, loin d'elle, languissait et souffrait.

A peine l'excellente princesse fut-elle instruite de cette touchante idylle qu'elle dépêcha un courrier à Fribourg, où demeurait la jeune fille. Elle l'invita à venir au château de Montreuil rejoindre son ami d'enfance ; et la jeune suisse accourut bien vite. Devenue la femme de Jacques et laitière du château, elle fut chargée de distribuer le lait aux pauvres petits orphelins dont Mme Elisabeth était la mère.

C'est à cette occasion que Mme de Travannel composa la chanson si populaire et si touchante de : *Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi.*

Jusqu'alors les vertus de Mme Elisabeth n'avaient été que des vertus privées : sa vie s'était écoulée dans la solitude : l'aimable sœur de Louis XVI jouissait de cette douce félicité que l'on éprouve au sein de l'amitié et de la nature. Mais ce fut à l'heure de l'adversité, au milieu des terribles calamités qui atligèrent sa famille, qu'elle se montra grande et forte, et que son caractère s'éleva encore pour lutter courageusement contre la fatalité des circonstances.

Déjà l'orage grondait sourdement : l'esprit de révolte, la division, les guerres intestines régnerent dans ce beau pays de France, qui présentait un esprit si riant, si peu d'années auparavant.

Lors de la naissance du premier dauphin, la ville de Paris avait donné un bal où le roi et la reine assistaient. Une foule innombrable de français se pressait autour de Louis XVI en criant : Vive le roi !